

**Conférence donnée à l'occasion de l'inauguration de l'exposition
«Ici et ailleurs. Vivre dans deux mondes. Immigration et migration intérieure
en Suisse», Museum für Gestaltung de Zurich**

Heinz Nigg, 29 octobre 1999

Mesdames, Messieurs, chers invités, chers amis et connaissances

Permettez-moi de m'adresser tout d'abord aux participantes et participants des ateliers «Migrantes et Migrants racontent» puis également, aux responsables pour le tact et la persévérance dont ils ont fait preuve dans la conception et la conduite des ateliers.

Lorsqu'il y a un peu plus d'un an, nous avons démarré les ateliers, nous ne savions pas encore tout ce que ce projet exigerait de nous. Aucun d'entre nous n'avait jamais réalisé un projet d'«oral history» incluant près de cent personnes. Il nous fallait acquérir de l'expérience. Que nous nous retrouvions aujourd'hui avec une telle richesse d'objets, de textes, de documents et de photos dépasse nos espérances les plus folles.

Le matériel retenu pour l'exposition est arrivé au musée avant les vacances d'été. Tout a été précisément répertorié et archivé. Nous, les commissaires de l'exposition, n'avions que l'embarras du choix. Une exposition ressemble un peu à une émission de télévision: on filme pendant des heures, mais on n'en montre qu'une petite partie. Pour les gens qui sont devant la caméra, c'est souvent une expérience décevante. J'espère que vous comprendrez que nous n'avons pas pu montrer l'ensemble des objets rassemblés et que vous ne nous en voudrez pas. Nous avons sélectionné les éléments qui nous paraissaient particulièrement caractéristiques ou qui étaient liés à une narration personnelle.

J'aimerais exprimer les remerciements que je vous dois par un geste symbolique, ce livre qui porte le même titre que l'exposition: «Ici et ailleurs. Vivre dans deux mondes». Jürg Zimmerli des Editions Limmat a installé dans le foyer, face au kiosque du musée, un stand où vous pourrez aller chercher votre exemplaire personnel. Il va de soi que cette invitation vaut également pour les auteurs du livre.

Je souhaite remercier encore tous ceux qui ont contribué à la réalisation de l'exposition et du livre. Pouvoir monter une exposition thématique en collaboration avec un musée a représenté pour moi une expérience fascinante. Sans compter que ce musée est connu pour son extrême exigence dans la préparation esthétique de divers contenus.

Quelle peut être la fonction d'une exposition sur les migrations à une époque où la soi-disant question des étrangers continue d'échauffer les esprits? Je pense, par exemple, à l'interminable discussion sur les requérants d'asile. Les artistes et moi, nous avons cherché à objectiver le débat. A travers l'exposition «Ici et ailleurs. Vivre dans deux mondes», nous désirions remettre en question les idées toutes faites sur les étrangères et étrangers. Mais l'exposition s'adresse à tous ceux qui sont excédés de retrouver dans les médias toujours les mêmes slogans et les mêmes

recettes pour une politique des étrangers. La réflexion sur les migrations suppose de nouvelles impulsions. Il ne suffit pas de s'en tenir au niveau de la propagande et de brasser toujours les mêmes arguments et leurs contraires. Nous ne pourrions respirer librement et réorienter notre esprit curieux que si nous nous dégageons des entraves de la propagande politique.

C'est pourquoi j'espère que ce projet interculturel suscitera en Suisse un nouveau regard sur les migrations et une volonté d'en tirer parti pour la société.

Vous vous demandez peut-être à quelles découvertes notre intense réflexion sur les migrations en Suisse nous a conduits? En guise de réponse, je vous renvoie à notre livre où se trouvent réunies et évaluées toutes nos expériences et nos impressions. Je vous invite à le lire et à en tirer vos propres conclusions!

Et pour vous en donner un avant-goût, j'aimerais vous faire part aujourd'hui de quelques considérations qui me tiennent particulièrement à cœur quand je pense à l'immigration et aux migrations intérieures en Suisse.

Parallèles entre migrations intérieures et migrations internationales

En ce qui concerne les migrations, nous avons sûrement bien fait de tenir compte aussi bien des personnes de provenance étrangère que des personnes de Suisse. Les ateliers de biographie «Suisse» ont été suivis par des participantes et participants provenant de régions classiques de l'émigration (Valais, Tessin, Grisons), mais aussi du Toggenbourg ou de Suisse centrale. Ce qu'ils racontent des années quarante et cinquante présente des parallèles étonnants avec les migrations du travail en provenance d'Italie, mais aussi d'Ex-Yougoslavie et de Turquie: familles nombreuses, conditions de vie modestes et importance de l'appartenance religieuse. Écoutons l'exemple de l'Isenthal dans le canton d'Uri.

Jakob B.: «Notre famille se composait des parents et de dix enfants, huit garçons et deux filles. Nous les garçons, nous dormions à deux ou trois dans un lit. Nous ne dormions pas sur un matelas, mais sur un sac rempli de feuilles de hêtre séchées. Nous n'avions pas beaucoup de couvertures, la pièce ou la mansarde était très froide en hiver. L'école du village d'Isenthal se trouvait à trois kilomètres de notre chalet, ce qui voulait dire que nous faisons une heure de marche pour aller à l'école le matin et pour en revenir le soir. À midi, nous mangions une soupe à l'école. Nous étions catholiques. Nous faisons nos devoirs à la lumière d'une lampe à pétrole, nous aidions à l'étable et aux champs. Il n'y avait pas d'électricité, pas de radio, peu de visites. À cette époque-là, il n'y avait pas non plus d'allocations familiales ou d'aides aux montagnards ou de subventions aux paysans de montagne ou d'aide sociale; une famille était obligée de se débrouiller toute seule pour vivre.»

Jakob B., m., né en 1929, originaire d'Isenthal dans le canton d'Uri/Suisse, de 1946 à 1952 dans plusieurs endroits de Suisse, depuis 1952 à Zurich

Les récits de l'atelier «Migrations intérieures» montrent bien que nous Suisses, nous connaissons les privations et le dénûment souvent associés au destin des migrantes et migrants du travail, et que la nécessité de devoir quitter son pays d'origine pour gagner ailleurs son pain fait partie intégrante de l'histoire suisse, en constitue un épisode encore récent. Aujourd'hui en Suisse, par

exemple, on ne parle plus de migrations intérieures, mais de mobilité, lorsque quelqu'un habite à Coire et fait la navette pour aller travailler à Zurich. Malgré tout, nous ferions mieux de nous rappeler ces épisodes d'émigration et de migrations intérieures afin de manifester davantage de compréhension envers les migrantes et migrants du travail originaires de pays et de régions économiquement faibles.

La complexité du phénomène des migrations

Ceci me conduit à parler d'un autre fait que j'ai observé à plusieurs reprises en évaluant les ateliers: le phénomène de la migration est plus complexe qu'on ne le pense généralement; les raisons qui poussent à l'émigration ne peuvent se réduire à des motifs purement économiques ou politiques. Il n'existe donc pas de personnes qui soient «uniquement» migrants du travail, réfugiés ou requérants d'asile. Ces constructions occultent la réalité plutôt qu'elles ne l'éclairent. Pellegrino T., originaire d'Italie a dit que son émigration avait été motivée par le désir de se soustraire à l'autorité du père autant que par la recherche d'un travail:

«Mon père se comportait en maître. Il était très autoritaire. Il disait souvent: «Commander est une belle chose, obéir est sacro-saint, et toi, tu n'as qu'à obéir. Ne demande pas pourquoi, fais-le, un point c'est tout.»

Pellegrino T., m., né en 1941, originaire de Campanie/Italie, depuis 1962 à Zürich

Mükerrem G., originaire d'Ankara, a également laissé derrière lui un environnement familial où elle se sentait trop à l'étroit:

«J'étais la troisième des six enfants. Ma mère est morte jeune. Mon père s'est remarié et sa nouvelle femme a eu encore deux enfants. Tous les problèmes qui ont surgi dans ma famille me pesaient. A cette époque-là j'ai eu l'occasion de me lier d'amitié avec un homme par correspondance. Nous sommes devenus très amis. En 1984, je suis arrivée en Suisse à l'âge de 18 ans parce que je m'étais fiancée avec ce correspondant et qu'il m'avait invitée à le rejoindre.»

Mükerrem G., f., née en 1965, originaire d'Ankara/Turquie, depuis 1984 en Suisse

Donner un visage aux migrations, être attentif aux nuances et ne pas s'en remettre aux grilles d'interprétation politiques et scientifiques.

L'étranger et la tradition de l'exclusion

Lorsqu'on se préoccupe de migrations, il convient également d'abandonner les représentations naïves, telles celles du bon étranger solidaire et du méchant Suisse raciste ou vice-versa. Il s'agit de reconnaître et de percevoir la multiplicité des expériences humaines. Les termes «étranger/étrangère» et «autochtone» recouvrent un ensemble complexe de catégories, impossible à réduire à une origine et certainement pas à une origine ethnique. L'homme n'est pas déterminé par sa seule origine, mais aussi par son sexe, sa position dans la société et son évolution personnelle, par ses relations, ses besoins, ses désirs et ses projets de vie.

Au contraire d'une image différenciée de l'étranger et de l'autochtone, le propre de la pensée raciste, c'est d'ignorer les différences et – selon son appartenance – de mettre tous les étrangers ou tous les autochtones d'un certain groupe dans le même panier: ils ont tous l'air inquiétant, ou ils

sont tous aussi arrogants les uns que les autres, aussi froids, aussi insolents, aussi bêtes, aussi violents, etc. Ces qualificatifs négatifs peuvent tout aussi bien tourner au positif pour faire apparaître d'autres stéréotypes apparaissent: tous les Italiens chantent bien, et tous les Autrichiens aussi parce qu'ils ont Mozart. Et les Français sont spirituels, les Turcs dansent la danse du ventre et les Ex-Yougoslaves ont la meilleure eau-de-vie de prune, la Sliwowitz, et les plus belles plages de l'Adriatique.

Dans les sociétés européennes, nous avons une longue tradition dans la réduction des étrangers à des stéréotypes et dans leur mise à l'écart. En Suisse, ce phénomène s'est manifesté sous la forme d'antisémitisme et de la discrimination des Tsiganes.

Une jeune femme participant à l'atelier hongrois – ses parents ont fui en 1956 et elle a grandi ici, en Suisse, comme Hongroise de la deuxième génération – m'a fait une description impressionnante de ce que sa position d'observatrice lui avait permis de remarquer sur notre rejet très profondément ancré des étrangères et étrangers.

Anna J.: «Je ne comprenais pas pourquoi ma mère ne trouvait pas de travail. On lui disait que le poste n'était plus libre, mais la petite annonce restait pendant des semaines dans le journal. Je ne comprenais pas non plus pourquoi à toutes les tables d'habitues, dans les bistros, on parlait automatiquement des étrangers après la troisième bière. Un jour, j'ai lu le livre «La Suisse, terre d'asile?». J'étais trop jeune pour ça, mais il m'a bouleversée et j'ai brusquement compris que cette façon de se colleter aux étrangers avait une longue tradition dans ce pays. La politique des étrangers a une longue tradition, elle est profondément ancrée dans ce peuple. Ce livre a été ma première rencontre avec la politique des étrangers: quelque chose a dû foirer au sommet, pas chez les gens, pour que ce soit si profondément enfoncé en eux.»

Anna J., f., née en 1973 à Zurich, ses parents sont originaires de Hongrie, le père est depuis 1956 en Suisse, la mère depuis 1970

Lorsque nous jetons un regard sur l'histoire de la Suisse, nous nous heurtons effectivement toujours à l'étranger sous les traits – selon les époques – du voyageur, du persécuté en quête d'asile ou d'un homme aux convictions religieuses différentes.

Exclusion: l'exemple d'une histoire de famille

Voici un exemple du lieu dont je suis originaire, dans les Grisons: une famille Bernhard avait fui le Tyrol – probablement à l'époque de la Réforme – et s'était réfugiée dans les terres grisonnes. En 1727, Christian Bernhard a voulu s'installer dans la petite ville de Maienfeld. Dans sa requête aux autorités, il décrit comment ses ancêtres avaient, grâce à l'inspiration divine, trouvé le chemin de la véritable et bienheureuse religion évangélique, s'étaient détachés de la Papauté et avaient cherché consolation et refuge dans Maienfeld, la protestante. Comme il n'y a rien de plus «doux» et de plus «agréable» que de pouvoir «se vanter de sa propre patrie et de sa propre terre», et qu'il n'y a rien de plus douloureux que de n'avoir nulle part de lieu fixe, il pria instamment et implorait les autorités et l'ensemble des bourgeois de bien vouloir leur accorder, à lui, Christian Bernhard, et à ses descendants le statut d'émigrés à Maienfeld (le statut de «Beisassen» ou «Hintersassen» correspond à peu près à l'actuel permis C). Sa requête fut acceptée contre un dédommagement. A partir de ce moment-là ses descendants et lui ne pouvaient plus être expulsés

de ce lieu. On lui a cependant refusé la plupart des droits civiques, il ne pouvait donc pas occuper de charge publique et participer aux décisions. Les droits de «Beisasse» ou «Hintersasse» ne pouvaient se transmettre que par les hommes, les femmes en étaient exclues à moins qu'elles ne se marient dans le lieu et qu'elles acceptent de l'acheter. La requête de ce Christian Bernhard a été la dernière requête acceptée. Les bourgeois de la petite ville décidèrent en effet, le lendemain, de ne plus accepter de «Beisassen» ou de bourgeois durant les 90 années qui suivraient, au motif que dans le monde «la population s'était passablement et richement accrue». En 1817 Thomas Bernhard se vit enfin attribuer l'ensemble des droits civiques. En 1848, un an après la fondation de la Confédération Helvétique, il dut aussi payer la part de son fils. Ce fils s'appelait lui aussi Christian Bernhard et c'était mon arrière-grand-père.

Il suffit donc que nous jetions un œil dans l'histoire de nos familles suisses pour tomber sur les «autres» ou les «étrangers». Le mythe de l'indépendance et de l'unicité de la Suisse occulte le fait que la Suisse a toujours été une société pluriethnique et que, du point de vue historique, les migrations ont fortement contribué à forger le caractère du pays.

Le rôle de la seconde génération: conserver le souvenir et aller de l'avant

Pour développer un sens différencié de l'ethnicité et de l'appartenance nationale, il est important de documenter justement ces histoires de fuite et de naturalisation. Lorsque nous en conservons le souvenir et que nous le transmettons à la génération suivante, nous luttons contre l'oubli et le refoulement.

Laissez-moi vous citer encore, à ce propos, Anna J., parlant de la fuite de son père hors de Hongrie: «Tout juste avant 1956, on a voulu faire entrer mon père au parti, il a refusé. Il m'a dit: «A une époque comme celle-ci, on ne pouvait pas réussir en travaillant honnêtement», et lui ne voulait pas vivre dans un monde où il lui faudrait tromper, mentir et voler pour avancer. Ils sont partis à deux.ils ont aidé un paysan à ramasser les pommes de terre et lorsque les autres ont fait demi-tour à la moitié du sillon, eux ont continué à ramasser jusqu'au bout du sillon, puis ils ont continué en courant vers la frontière. Ils avaient trois bouteilles d'eau-de-vie avec eux, une pour le soldat hongrois, une pour le soldat russe à la frontière, et la troisième, ils l'ont vendue dans le premier village autrichien.»

Anna J., f., née en 1973 à Zurich, ses parents sont originaires de Hongrie, le père est depuis 1956 en Suisse, la mère depuis 1970

La seconde génération joue un rôle particulier dans la transmission orale et écrite de l'histoire familiale. Grâce à l'école, elle a plus de contacts avec la société d'accueil que les parents et pourtant, la culture et la langue des parents lui restent encore très familières.

Regarder devant soi

Approfondir l'histoire des migrations aiguise le regard qu'on porte sur le présent. Si un participant de l'atelier turc exprime son espoir de voir une meilleure intégration en Suisse et qu'il décrit la réserve des Suisses, on le comprend mieux quand on connaît plus à fond l'arrière-plan historique de cette xénophobie que si on s'en tient exclusivement à des grilles d'interprétation psychologiques.

Citons ici Ali G., un participant de l'atelier turc: «Maintenant, j'ai un passeport suisse. Il y a des situations où on me dit avec pitié: «Aha, tu es étranger». Mais si je dis que je suis Suisse, alors automatiquement on me répond: «Aha, un Suisse de papier», et on me tient à distance. Je me suis fait naturaliser parce que je me sens Suisse puisque je suis arrivé ici à l'âge de 23 ans. Je me suis fait naturaliser pour pouvoir voter et être élu. Si je vis ici et que je paie mes impôts, je veux participer aux décisions.»

Ali G., m., né en 1958, originaire d'Ankara/Turquie, depuis 1982 en Suisse

La discrimination ethnique et le racisme sont certes motivés par les préjugés individuels, mais ils ont aussi leurs racines dans les structures sociales. La plupart du temps, ils sont imposés par la culture majoritaire ou par ceux qui se comprennent comme la culture majoritaire, et servent surtout des intérêts économiques et sociaux.

L'avenir de la coexistence des étrangers et des autochtones

En période de crise économique, la politique de migration est particulièrement controversée et délicate. On fait porter la responsabilité du chômage, de l'augmentation de la criminalité et de la croissance des tâches de l'Etat dans les secteurs social et de la santé aux immigrés, aujourd'hui aux requérants d'asile surtout. Une perception approfondie et une meilleure compréhension des phénomènes de migration peut aider à modeler la politique de migration de façon à en faire ressortir les aspects positifs (richesse culturelle, bénéfices économiques et sociaux) et à en réduire les effets négatifs.

Angelo T., participant de l'atelier italien, l'exprime ainsi: «Il y a autant d'hospitalité que de xénophobie. De ce point de vue, la Suisse est partagée. Elle est sûrement cosmopolite. Il ne lui reste plus qu'à se stabiliser, et cette stabilisation ne peut manquer de survenir. C'est une évolution qu'on peut peut-être retarder, mais non arrêter. Tout dépend des prochaines générations.»

Angelo T., m., né en 1947, originaire de Calabre/Italie, à l'origine des Abruzzes, depuis 1967 à Zurich, auparavant quatre ans en Allemagne

Dans l'atelier des enfants, dix d'entre eux qui vivent en Suisse depuis cinq à dix mois, nous ont fait part de leurs visions d'avenir. L'un des enfants, Antonio, originaire d'Angola, a dit: «A 31 ans, je ferai deux mètres. Je travaillerai comme chauffeur de taxi. Mon taxi sera jaune, il s'appellera Anton-Taxi. J'aurai un téléphone dans la voiture. Je m'achèterai une maison, pour moi et ma femme, et nous aurons trois enfants (une fille et deux garçons). Ma femme sera Suisse. Quand j'aurai du temps libre, j'irai jouer au football avec Ruban. Pour les vacances, j'irai à Genève.»

Il ne nous reste plus qu'à écouter ces enfants attentivement. Les désirs deviennent souvent réalité si nous le leur permettons!

(Projection de la vidéo «Ce que j'aimerais faire quand je serai grand?»)

L'exposition est ouverte. En face de la salle d'exposition au rez-de-chaussée, un apéritif vous est servi. Amusez-vous bien!

Nigg, Heinz (1999) *Ici et ailleurs. Vivre dans deux mondes*. Zurich: www.migrant.ch
Traduction: Marielle Larré



Except where otherwise noted, this site is
licensed under a Creative Commons Attribution 2.5 License:
<http://creativecommons.org/licenses/by/2.5/>